représentants de la religion et à leur remettre le gouvernement, il eut soin de garder pour sa peine un gros morceau, les parties de l'est et du nord-est aujourd'hui administrées directement par les vice-rois du Seu-chouen et du Kan-sou, de manière que, si le royaume de Lha-sa venait à être perdu par une révolte nationale ou une conquête étrangère, il restât encore une bande de terrain qui servît de couverture à la Chine propre. Les successeurs de K'ien-long ont poursuivi la politique d'empiétements successifs et presque insensibles avec la continuité de vues et la ténacité qui caractérisent la diplomatie chinoise. Ils profitèrent des rivalités tantôt latentes, tantôt actives entre les princes indigènes, les grands lamas, les diverses sectes, prétextes incessants d'intervention, et dès qu'un seigneur terrien réclamait avec énergie son indépendance et se montrait assez fort pour la maintenir, ils démontraient au gouvernement de Lha-sa qu'il avait bien tort de se charger d'administrer un vassal aussi turbulent et qu'il valait mieux pour son repos s'en soulager sur les épaules plus robustes de la Chine. Le Dé-ba-djong, de son côté, se servait de toutes les circonstances pour essayer de remettre la main sur les pays qui lui avaient été enlevés ; d'où conflits sans cesse renouvelés. Les revers terribles qu'éprouva la Chine après 1860, la révolte des Ta-ping, celle des musulmans du Turkestan, du Kan-sou et du Yun-nan firent la partie belle à Lha-sa. En 1863 une guerre ayant éclaté entre le Mé-nyag et le Dé-rgyé, le Dé-ba-djong intervint en faveur de ce dernier à qui il imposa son protectorat, et annexa le Mé-nyag en 1866. Le général du Dé-ba-djong, un certain Poun-ro-pa gouverna le pays pendant dix ans et le pressura sans pitié pour subvenir au luxe barbare dont il s'entourait. Habile politique, il avait réussi à préparer l'annexion des pays voisins de Li-t'ang et de Ba-t'ang et avait déjà passé des conventions secrètes avec les chefs de ces deux territoires. Mais les populations s'étaient plaintes à Lha-sa des exactions dont elles étaient victimes et la jalousie qu'on éprouvait de la puissance et des succès de l'ambitieux général firent écouter ces doléances. On rappela Poun-ro-pa en le promettant de le nommer ministre ; mais il était à peine rentré dans la capitale qu'il mourut subitement en décembre